

Les forêts agitées par le vent.

Les cimes des forêts d'un bruit large inondées.
V. de Laprade.

Val solitaire, prés, forêt mystérieuse,
Sentiers ombreux, rocs, retraite gracieuse,
Où je puis rêver sans ennui :
Combien de fois ici, loin du vain bruit du monde,
Entouré de silence et d'une paix profonde,
Me suis-je assis comme aujourd'hui !

J'aspire les parfums que la vallée exhale,
J'aime à voir onduler l'haleine matinale
Sur le sein flottant des forêts ;
Mon regard suit au loin cette mer ondulante,
Ce flux et ce reflux de la feuille tremblante
Et des moissons sur les guérets.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille
Un bruit plaintif s'élève et frappe mon oreille,
Comme un écho des saints concerts ;
Soudain le vent accourt et les forêts mugissent,
Dans les épais halliers mille voix ressentissent
Et s'entrechoquent dans les airs.

Ce ne sont pas des voix bien claires et distinctes,
Mais des torrents de bruits, des cascades de plaintes,
De silences interrompus ;
Parfois on croit entendre, à travers la distance,
Les secousses, les pas, les cris d'un peuple immense
Qui fête au loin le dieu Bachus.

Et puis le bruit s'apaise et le murmure expire,
Et l'âme qui s'endort sur l'aile de zéphire
Plane sur ce site enchanté ;
Comme un ange qui vole aux plaines éternelles,
Elle part et s'élance et, déployant ses ailes,
Se plonge dans l'immensité.

Forêt mystérieuse, aimable solitude,
Où tant de fois la paix et la béatitude
Ont calmé mes cuisants soucis :
Ah ! ne puissent jamais tes paisibles clairières
Retentir du fracas des cohortes guerrières
Et des pas sourds des ennemis !

N'accompagne jamais de ton pieux murmure
Que le chant des oiseaux qui, sous la voûte obscure,
Couvent le fruit de leur amour ;
Ne couvre de ta voix que la voix du poète,
Amant de ces beaux lieux, dont la muse discrète
Vient rêver au déclin du jour !

QUIDAM.